

# REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n° avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DEPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
17, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DEPARTEMENTS ET ALGÉRIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de soirée.  
— Dentelle mignardise et  
crochet. — Dentelle crochet  
et lauz. — Entre-deux en  
frivolité. — Deux étoiles au  
crochet. — Peignoir. —  
Deux pèleres de lingerie.  
— Pichet Céleste. — Pa-  
nier à ouvrage (2 dessins). —  
Carré en canevas Jaz. —  
Nœud de cheveux et nœud  
de corsage. — Toilette de  
campagne. — Toilette de  
plage. — Nœuf toilettes  
d'entrées. — Béret.

SUPPLÉMENT : Planche de mo-  
des coloriées. — Planche de  
patrons et broderies.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de soirée de  
casino. — Robe de mousseli-  
ne suisse; le jupon est  
orné de deux rangs de vo-  
lants assez espacés, disposés  
de la manière suivante: le  
premier volant est plissé  
régulièrement; par-dessus  
retombe un second volant  
de mousseline, brodée au  
plumets, retenu lui-même  
par un entre-deux; cet en-  
tre-deux, dans la seconde  
parure, est encadré d'une  
petite bande de mousseline  
festonnée. La tunique sim-  
ple et non relevée en poul  
est encadrée de la même  
bande brodée et du même  
entre-deux que le jupon.  
Ceinture Pompadour en  
large ruban tissé de mille  
fleurttes éclatantes; poul  
de dentelle et de ruban  
assorti dans les cheveux.

2. Entre-deux en frivo-  
lité. — J'ai choisi ce mo-  
dèle de préférence à beau-  
coup d'autres, vu sa sim-  
plicité d'exécution et le parti  
que l'on peut en tirer en le  
tournant en rosaces de  
petites et grandes dimen-  
sions.

3. Dentelle au crochet.  
— Le crochet s'appuie en  
tête et en pied sur un lacet  
dentelé dit croquet. Dans le  
bas, il y a un seul rang de  
chainettes allant d'une dent  
à l'autre; dans l'autre côté,  
ce rang droit est surmonté



1. TOILETTE DE SOIRÉE DE CASINO. — MODÈLE DES GRANDS MAGASINS DU LOUVE.

d'un autre rang qui forme  
tréfle par la réunion de pi-  
cots rapprochés.

4. Dentelle mignardise  
et crochet. — Le pied de  
cette dentelle se fait comme  
une galerie ordinaire; la  
dent, qui est en mignardise,  
s'y appuie par le rang for-  
mant le V qui se trouve au  
milieu, et redescend dans le  
creux de la dent qu'il rec-  
tient à la galerie. Le rang  
extérieur, qui forme dent,  
suit les contours de la mi-  
gardise et se fait moitié en  
lacides et moitié en mailles  
ou l'air allongées.

5 et 6. Deux étoiles au  
crochet. — Pour ces deux  
étoiles, je vous répéterai ce  
que je vous ai dit déjà bien  
des fois; le dessin en est si  
fidèlement rendu que vous  
pouvez, pour ainsi dire,  
compter les points. Je me  
bornerai donc à quelques  
observations particulières à  
nos deux modèles. Dans  
l'étoile n° 5, la mignardise  
et le crochet se combinent  
presque en quantité égale.  
La partie centrale est au  
crochet; puis la mignardise  
devient le principal acces-  
soire pour la dent de rose  
et pour le tour extérieur,  
où elle est terminée par un  
simple rang de crochet for-  
mant picot.

La seconde étoile est en-  
tièrement au crochet sans  
l'adjonction d'aucun autre  
agrément; les feuilles sont  
un assemblage de picots  
rapprochés et faisant tête-  
bêche. Ces étoiles, combi-  
nées ensemble, formeront  
de jolies housses. Le petit  
carré qui tient au dessin 5  
remplira les intervalles lais-  
sés par les ronds.

7. Robe de chambre. —  
Elle se fait tout en percale;  
la jupe unie se monte fran-  
cée autour de la taille, elle  
est garnie d'un volant de  
percale à tête, ayant quatre  
petits plis, et bordé d'une  
petite broderie anglaise très  
à jour. La tunique comporte  
le même ornement; un ser-  
mé de pois ou d'effilés fait  
à même l'étoffe suit les on-  
duations des relevés. Cor-  
sage à doubles basques, à  
gros plis creux. Manches à  
revers, le tout garni de bro-  
derie anglaise.





1. DENTELLE MIGNARDISE ET CROCHET.

8. Parure de lingerie; demi-toilette. — Cette parure convient pour demi-toilette et se porte généralement avec une robe de chambre entrouverte; le col, en mousseline brodée, se continue en jabot légèrement froncé sur le devant, et vient s'appuyer sur des garnitures semblables posées en tablier sur la poitrine; un plastron à plis piqués et encadrés d'une petite dentelle termine l'ensemble.



5. ÉTOILE AU CROCHET ET MIGNARDISE.

9. Parure de demi-toilette. — Le col est pris dans le biais de l'étoffe et se continue en jabot monté à larges plis coquillés. L'ornement est en dentelle de Druges ou en guipure. Le plastron se compose de biais piqués faisant tête à une petite bande festonnée.

10. Fichu Céleste. — Le fond de cette parure est en crêpe de Chine bleu ou en turquoise de même nuance; le coquillé de dentelle qui forme jabot et l'encadrement sont en blonde satinée très-riche.



8. PARURE DE LINGERIE.

11 et 12. Panier à ouvrage. Modèle de la maison Henti, A la Pensée, 5, faubourg Saint-Honoré. — Ce panier est fort original, très-commode, et sort complètement des objets vulgaires et communs. Voici comment on peut l'exécuter soi-même :

Il faut, en premier lieu, faire deux boîtes carrées; on les double de satin capitonné et on les recouvre d'une bande de taffetas Java, brodée d'une guirlande et d'un semé exécuté en soie d'Alger rouge et verte. Les deux boîtes sont recouvertes entièrement de ce canevas en dessus, en dessous et sur les côtés.

Entre les deux boîtes on adapte une bande brodée sur canevas Java et montée sur car-

ton; en carton, lorsque nos boîtes sont ouvertes, forme une sorte d'anse, comme on le voit par notre dessin 11; ou double l'intérieur de cette anse en soie semblable à celle de l'intérieur des boîtes. Les deux boîtes carrées sont retenues par le haut à cette anse, au moyen d'un ruban ou d'une ganse dissimulée sous le canevas Java et qui permet de les ouvrir ou de les fer-



2. ENTRE-DEUX EN FRIVOLESSE.

mer à volonté. — Aux deux boîtes vous adaptez une cordelette qui vous servira d'anse, lorsque les deux parties étant rapprochées, le panier se trouve fermé comme sur



notre dessin 12. On maintient les deux boîtes fermées au moyen d'un bouton et d'un petit brandebour.

13. Carré sur canevas java. — Les carrés en



3. DENTELLE LACÉ ET CROCHET.

canevas java se 1 fort utiles lorsqu'on les emploie pour tapis de pied; leur solidité est grande, et ils sont peu susceptibles de se salir.

Pour notre modèle 13, les quadrillés sont tracés par une petite passementerie rouge ou croquet, retenue par un point de corde; le semé du milieu de chaque petit quadrillé se brode en soie d'Alger noire; nous avons déjà expliqué plusieurs fois ce genre de travail.



6. ÉTOILE AU CROCHET.

Sur le bord est simulée une dentelle, que l'on exécute également sur le canevas java de la manière suivante :

On fait avec du cordonnet assez fin le point de marque ordinaire pour le fond, et l'on brode ensuite les croix et les dents du bord en soie d'Alger noire, semblable à celle employée pour les grandes étoilles; la frange s'obtient en défilant le canevas.



9. PARURE DEMI-TOILETTE.

14. Toilette de campagne. — Jupe, tunique, corsage à basques et grand col marin en toile de Flandre bleue. La première jupe est ornée en premier lieu d'un volant froncé, puis d'une bande bleue brodée en soutache blanche et d'un volant plissé, ayant en tête un biais de même étoffe encadré d'une soutache blanche. Tunique ornée en pareille étoffe; le même ornement se répète aux basques du corsage, aux manches et au col marin.

15. Toilette de plage. — Première jupe en poil de soie marron ornée d'un volant surmonté d'un double bouillonné, encadré lui-même d'une double robe. Tuniques inédites en foulard Tussore, à rayures alternées blanches et marron; la garniture qui l'entoure se compose d'un simple volant à plis réguliers pris dans le biais de l'étoffe, et d'un bouillonné égaré de deux rayures marron, prises également à même



7. ROBE DE CHAMBRE. — MODÈLE DE LA MAISON PAVAN.

l'édifice. C...

16 et 17. Faïlle, cré...

18. Toi...

19. Toi...

20. Toi...

biais et...

21. Toi...

22. Toi...

23. Toi...

24. Cos...



l'étoffe. Chapeau bain de mer en paille côtelée, orné d'étroits rubans marrons, assortis de nuances aux rayures de la robe. — Modèle du Louvre.

16 et 17. **Nœuds Livry.** — L'étoffe employée pour ces nœuds, faille, crêpe ou turquise, doit être doublée de soie d'une autre couleur, afin que, lorsque la coquille est exécutée selon nos modèles, l'envers ou l'intérieur fasse transparent; on combinera ainsi ces couleurs: noir doublé de rose, violet doublé de jaune, etc. L'effilé se fait des deux nuances employées. Notre dessin 17 est pour le corsage; il peut servir de broche ou compléter l'ornement d'une berthe décolletée. Le dessin 16 se place en papillon dans les cheveux. Tous deux, bien entendu, doivent être de même couleur.

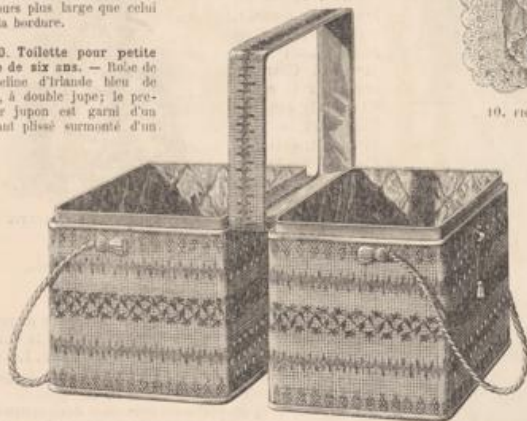
18. **Toilette de petite fille de trois ans.** — Robe de popeline de Lyon, bleu turquoise; les garnitures dentelées du tablier, qui sont en popeline, sont alternées de bandes de broderie anglaise très à jour. L'encadrement du tablier se compose d'un volant d'étoffe dentelée, retenu par un biais et recouvrant une bande de broderie anglaise.

19. **Toilette pour fillette de huit ans.** — Robe de popeline gris usée. Le jupon est orné de deux volants français garnis de velours noir n° 10; le tablier, sur lequel les volants sont supprimés, rappelle le corsage; il est garni de bandes régulières de velours noir n° 20. Le corsage est à grandes basques rondes, ornées d'un volant surmonté d'un velours plus large que celui de la bordure.

20. **Toilette pour petite fille de six ans.** — Robe de popeline d'Irlande bleu de ciel, à double jupe; le premier jupon est garni d'un volant plissé surmonté d'un



10. FICRU CÉLESTE.



11. PANIER À OUVRAGE OUVERT. MODÈLE DE LA PENSÉE, MAISON HENRI, 3, FAUCONNARD-SAINTE-HONORE.



12. PANIER À OUVRAGE FERMÉ.

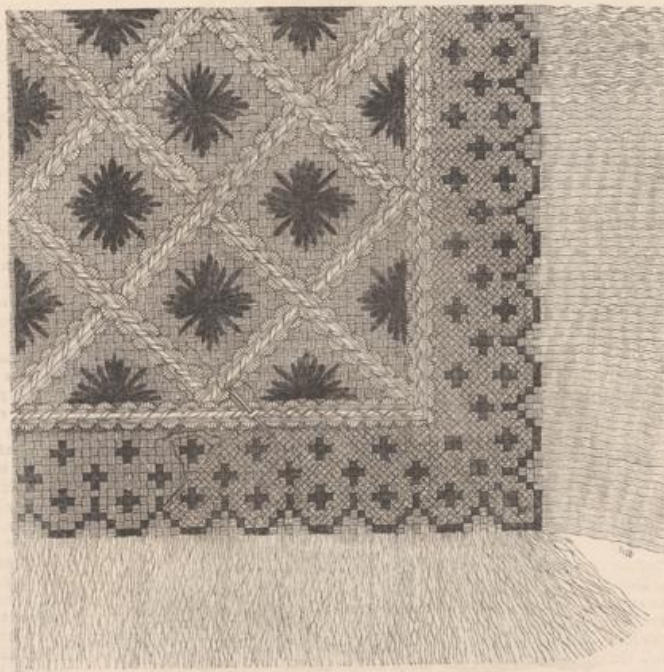
blais et d'une guipure; la tunique, gonflée en haut et relevée par une double rangée de plis, comporte le même ornement. Le corsage, à grandes basques fermées, est garni de volants retombant sur une bande de guipure.

21. **Toilette pour bébé de deux ans.** — Elle se fait en alpaga blanc; tous les nœuds, ainsi que les blais qui garnissent la jupe, le corsage et les basques, sont en taffetas cerise, rose ou bleu, à volonté.

22. **Toilette pour fillette de quatre ans.** — Jupon de taffetas gris, orné de 3 volants de même étoffe déchiquetés à l'empoyée. Tunique princesse en popeline grise, encadrée d'un volant de taffetas semblable au jupon.

23. **Toilette pour fillette de neuf ans.** — Robe de crétonne de laine, de nuance écru, à double jupe; la première est garnie d'un volant à tête doublée de bleu. Tunique encadrée d'un biais bleu; écharpe algérienne en lainage léger blanc et noir, encadrée d'étilles de laine assortis.

24. **Costume de fillette de 7 ans.** — Robe de toile écru, ornée de blais de toile bleue formant garniture; pour la saison d'automne, on peut parfaitement remplacer ces deux étoffes par d'autres: ainsi, au lieu de toile écru, on prendra de la crétonne ou de la popeline de laine; au lieu de toile bleue, on emploiera du cachemire bleu. Le premier jupon est garni de 3 blais bleus; la tunique, relevée sur les côtés par une patte, est encadrée du même biais bleu; dans la même étoffe, on taillera la ceinture, le



13. CARRÉ EN CASENAS JAVA POUR TAPIS.

grand col marin et les revers des manches. Le patron de ce costume est donné sur notre supplément.

25. **Costume de petit garçon de 3 ans.** — Costume écossais de fantaisie en toile grise, soignée de blanc; la jupe est plate sur le devant, et la patte qui supplée à la panetière en fait l'ornement; les plis doivent être très-réguliers et bien pressés, pour qu'ils conservent leur cachet d'originalité. La veste est longue, mais sans basques rapportées. Le patron en est également donné sur le supplément.

26. **Costume pour fillette de 5 ans.** — Ce costume, qui est négligé, se fait dans ces délicates dentelles rayées que les magasins éditent chaque année. Les blais se font en cachemire uni, de nuances bien tranchées avec celles du fond de la toilette. En diminuant de proportions le patron du costume n° 24, on réussira parfaitement cette toilette, dont la coupe est à peu près la même. Ces neuf costumes d'enfants ont été dessinés aux magasins du Printemps, boulevard Haussmann et rue du Havre.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

**Première toilette.** — Jupon de taffetas d'Italie bleu-lapis, monté, du haut en bas, en longs plis plats, assez rapprochés les uns des autres; ces plis sont maintenus à 20 centimètres du bas par une grosse roche de taffetas déchiquetés; cette même roche se répète 20 centimètres plus haut; le haut du jupon doit être bague de place en place pour bien maintenir la régularité des plis. Tunique Louis XV, composée d'entre-deux de guipure de Cluny alternés de bandes de velours n° 116. Par devant, coquillé en be le

guipure, haute de 10 centimètres; une bouclette de velours retombe entre chaque coque de dentelle. La guipure du tour de la tunique et des manches est haute de 8 centimètres.

Chapeau Marie en paille d'Italie; le retourné de côté est retenu et agrémenté par une ruche de taffetas, semblable à la robe; toute la garniture du chapeau pourra être fournie par des blais tombant au jupon; c'est le seul moyen d'assortir parfaitement les nuances.

**Deuxième toilette.** — Costume complet en toile écru d'Irlande; le jupon de dessous est orné d'un grand plissé retenu par un biais de toile bleue agrémenté de soutache blanche. La blouse, en étoffe pareille, maintenue à la taille par une ceinture droite, est encadrée d'un large biais de toile bleue avec ornement de soutache blanche. Un grand col marin, de même étoffe, complète l'ensemble de ce joli deshabillé. Des boutons de nacre, un peu gros, en garnissent le devant. Ce costume peut se faire, pour l'arrière-saison, en crétonne ou en popeline de laine de nuance écru, ornementée de blais de cachemire bleu. Ombrelle de toile batiste avec nœud bleu.

E. SOUVY.

COURRIER DE LA MODE

Nous voudrions dire adieu à Bagnoles-de-l'Orne, mais le moyen de quitter cette pittoresque Suisse normande? Bien certainement la fée Andaine





18. TOILETTE DE PETITE FILLE DE 3 ANS.



19. TOILETTE DE FILLETTE DE 8 ANS. MODÈLES DU PRINTEMPS.

a des moyens sur-naturels pour retenir les baigneurs, et quand, enfin, on part, et que l'omnibus vous attend, avec un vrai postillon d'Opéra-Comique, on ne se dit pas *adieu*, mais au revoir, à l'année prochaine !... car on n'admet pas qu'après avoir été guéri par les eaux de Bagnoles, on veuille chercher ailleurs une autre station thermale.

Les plaisirs sont donc bien variés à Bagnoles ? nous dirait-on. Vraiment non. C'est la vie de château qu'on y mène. On accomplit dans la journée des promenades à pied ou des excursions lointaines en voiture, et le soir on se réunit au salon pour travailler à l'aiguille, faire de la musique et danser.

Le temps passe vite. Aujourd'hui on va à Carrouges, demain à Domfront,



16. NOEUD POUR CHEVEUX.



17. NOEUD LIVRY, POUR CORSAGE.

M<sup>me</sup> Delahaye et sa fille, réalisant un type de Greuze, avaient chacune une toilette de bon goût : M<sup>me</sup> Delahaye, une robe de faille pensée ornée de trois volants de dentelle noire, reposant sur trois volants de faille découpée, et une tunique de chantilly relevée très en arrière, avec une écharpe de faille pensée ; M<sup>me</sup> Delahaye, une toilette bleue et blanche, en taffetas bleu pâle plissé de tarlatane et nœuds Watteau.

Citons encore M. le baron de Romain, secrétaire général de la Mayenne ; M. et M<sup>me</sup> de la Charbonnerie, M. le comte d'Orisy, la comtesse d'Orisy et sa fille, M<sup>me</sup> Ralu, de la Ferté-Macé, en toilette de mousseline blanche garnie de valenciennes, sur dessus de faille turquoise ; rivière de diamants et pouf Pompadour



21. TOILETTE POUR BÈBE DE 2 ANS.



22. TOILETTE POUR FILLETTE DE 4 ANS. MODÈLES DU PRINTEMPS.

admirer son vieux donjon couvert de lierre et son panorama splendide. Après demain à Lussay.

Dimanche dernier, nous avions concert avec le concours des artistes d'Alençon, qui s'en sont acquittés à merveille. M<sup>me</sup> Van Ossel, qui est un excellent professeur de musique, a joué plusieurs morceaux de piano avec beaucoup de talent. M<sup>me</sup> N<sup>me</sup> a chanté la romance de *Guillaume Tell*, les couplets de *Hoyée* et la *Jeune Alsacienne*, avec une voix sympathique, pure et charmante. La *Jeune Alsacienne* a obtenu un succès tout patriotique et émotionné tous les cœurs. Un chanteur comique a été très-amusant dans *l'Avocat des légumes*.

En outre des baigneurs de Bagnoles, les châtelains des environs avaient voulu honorer de leur présence ce concert et remercier les artistes d'être venus tout exprès d'Alençon pour leur être agréables.

M. le marquis de Frotté était arrivé de son château de Couterne avec M. Louis de Frotté et sa jeune femme. M. le comte et M<sup>me</sup> la comtesse de Contades étaient venus de leur château de Saint-Maurice, près la Ferté-Macé. M<sup>me</sup> de Contades avait une délicieuse toilette en faille rose et mousseline blanche, garnie de malines et de nœuds roses. Dans ses cheveux, simplement relevés en chignon frisé, une rose naturelle.

M. le comte de Laferrière, frère de l'ex-chambellan de l'empereur Napoléon III, avait quitté tout exprès ses terres de Normandie pour assister à ce concert.

Parmi les baigneurs, il y avait M. et M<sup>me</sup> de Torbéchet, ayant un très-joli château dans la Mayenne ; M<sup>me</sup> de Torbéchet avait également une toilette en taffetas rose garnie de volants de mousseline blanche brodée et de ruches roses ; elle avait dans ses cheveux des grappes de bruyère rose naturelle, un nœud de taffetas roses et deux vieilles épingles normandes. On eût dit de la fée Andaine (la fée des bruyères).



14. TOILETTE DE CAMPAGNE. — MODÈLE DU PETIT-SAINT-THOMAS.

en plumes bleues avec aigrette de roses. Vous voyez qu'à Bagnoles la mode est d'une simplicité de bon goût. Les toilettes les plus charmantes sont toujours les moins prétentieuses.

Puisque nous sommes dans notre domaine de chiffons, restons-y. Il y a longtemps d'ailleurs que nous n'avons causé d'une façon aimable. Comment trouvez-vous les coiffures en cheveux qui sont de mode aujourd'hui et qui traînent, pour la plupart, au milieu du dos ? Beaucoup d'entre vous me diront qu'il leur serait très-désagréable de remettre leur chevelure sur le sommet de leur tête, tandis que d'autres, qui sont de notre avis, trouvent que ces chignons dépeignés ne sont ni propres ni seyants. Il est inutile d'avoir de beaux cheveux pour les assujettir à la mode des femmes qui n'en ont pas et qui sont obligées d'acheter de faux chignons. Les jeunes filles de quinze ans laissent flotter leurs cheveux à la façon des Anglaises qui sortent des bains de mer. C'est par trop sans façon et par trop sans gêne, et nous nous élevons de toute notre autorité contre une habitude aussi disgracieuse et aussi ridicule. Mais comment se coiffer ? nous dira-t-on... Nous préférons les nattes aux chignons. C'est plus harmonieux et plus correct. La natte ne traîne pas ; elle effleure la chute du cou et elle s'enroule en couronne au-dessous des bandeaux ondulés rejetés en arrière et décevrant la tempe.

Les jeunes filles surtout ne doivent pas se coiffer d'une façon exagérée ni compromettante, car elles perdent immédiatement tout leur charme d'innocence.

A ce sujet, voici l'opinion d'Alphonse Karr sur les jeunes filles d'aujourd'hui et les jeunes filles d'autrefois. La comparaison est tout à l'avantage de ces dernières : « Autrefois, au bal, les jeunes filles étaient toutes vêtues d'étoffes blanches, fraîches, légères et flottantes qui correspondaient merveilleusement aux idées





DEBUT DE 7 ANS.



POUR FILLETTE  
ANS.

PRINTEMPS.

saigrette de roses.  
rnoles la mode  
on goût. Les toi-  
es sont toujours

dans notre do-  
s-y. Il y a long-  
ns n'avons causé  
mmment trouvez  
heveux qui sont  
qui traînent, pour  
dos? Beaucoup  
qu'il leur serait  
être leur cheve-  
leur tête, tandis  
notre avis, trou-  
peignés ne sont ni  
inutile d'avoir de  
es assujettir à la  
en ont pas et qui  
le faux chignons.  
inze ans laissent  
la façon des An-  
sains de mer. C'est  
ar trop sans gêne,  
e toute notre au-  
tude aussi disgra-  
Mais comment se

... Nous préférons  
C'est plus harmo-  
La natte ne traîne  
te du cou et elle  
u-dessous des ban-  
n arrière et décou-

out ne doivent pas  
sagée ni compro-  
ent immédiatement  
ocence.

opinion d'Alphonse  
lles d'aujourd'hui  
utrefois. La compa-  
tage de ces derniè-  
l, les jeunes filles  
d'étoffes blanches,  
tantes qui corres-  
ement aux idées



1872

Paris, chez M. Pichon, imp.

N° 33

## REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13 Quai Voltaire, à Paris

*Éditée de la M<sup>me</sup> Bourgeois Cavalley, au Pont des Capucines.*

d'innocence  
chaste  
«Cela  
des années  
dans les  
les n'a  
fleurs  
veux  
jours.  
elles  
bes  
toilette  
frères-  
ne sa  
les no  
ne doi  
tre be  
dans t  
rehaus  
d'écla  
bijoux  
ries.  
blanch  
variée

digue  
les t  
pour  
lent  
et po  
jeun  
ment  
robes  
man  
épou  
d'un  
révol  
ai vu  
Certa  
main  
naiss  
form  
du s  
nent  
rit as  
« J  
nes  
se co  
Jama  
efflu  
core  
de se  
quer  
d'inn  
ranc  
et à l  
Te  
sur l  
tre.  
Ce  
toilet  
cors  
dent  
mes.  
de t  
char  
du B  
blanc



d'innocence et de chasteté.

« Cela faisait penser à des anges enveloppés dans leurs ailes. Elles n'avaient que des fleurs dans leurs cheveux et point de bijoux. Aujourd'hui, elles portent des robes magnifiques d'étoffes très-riches et très-chères, dont je ne sais pas trop bien les noms. Ces robes ne doivent pas paraître beaucoup de fois dans un hiver. — On rehausse encore tant d'éclat par de gros bijoux et des pierres. — Ces robes blanches n'étaient variées que par des



22. TOILETTE POUR FILLETTE DE 6 ANS.

MODÈLES DU PRINTEMPS.



23. COSTUME DE FILLETTE DE 9 ANS.



24. COSTUME POUR FILLETTE DE 7 ANS.

MODÈLES DU PRINTEMPS.

ceintures roses, blanches, bleues, lilas, etc., etc.

« Tout le luxe de ces parures consistait en fraîcheur. Une robe et des rubans ne devaient pas être plus froissés que ne le sont les ailes d'un papillon qui sort de sa chrysalide. Cela ne disait pas qu'une jeune fille était riche, mais cela faisait penser qu'elle était propre, soigneuse, jeune, pu-

Russie, bleu indigo, gris russe; ou bien, bandes de faille blanche et bandes de velours noir sur cachemire rose, bleu ciel, lilas pâle et gris rose. Voilà l'automne qui s'avance d'autant plus vite que l'été est tombé pour ainsi dire dans l'eau et que le mois d'août a débuté avec des pluies torrentielles.

La moire et le velours vont s'employer



25. COSTUME DE PETIT GARÇON DE 3 ANS.

dique, innocente. Mais aujourd'hui, les toilettes magnifiques, variées, et pour ces deux raisons, ruineuses, mélangent d'autres idées aux idées riantes et poétiques qu'inspire la vue d'une jeune fille. On calcule involontairement le total des dépenses faites en robes pendant un hiver, et on se demande si on est assez riche pour épouser une fille dont la beauté est d'un si coûteux entretien. Outre cette révolution dans les ajustements, j'en ai vu une autre dans les manières. Certaines jeunes filles secouent la main aux jeunes gens de leur connaissance, leur parlent à haute voix, forment entre elles, dans un coin du salon, des groupes auxquels viennent se mêler des hommes, et où l'on rit aux éclats.

« Je voudrais pouvoir dire aux jeunes filles tout ce que ces façons de se conduire leur enlèvent de charmes. Jamais une jeune fille ne devrait être effleurée par personne. Ses formes encore grêles et élancées, l'incertitude de son regard, tout semble lui indiquer que sa beauté est surtout faite d'innocence, de chasteté et d'ignorance. Sa beauté doit parler à l'âme et à l'imagination. »

Telle est l'opinion d'Alphonse Karr sur les jeunes filles, et telle est la nôtre.

Ce qui nous plaît surtout dans les toilettes des jeunes filles, ce sont les corsages et les tuniques qu'elles brodent et qu'elles soutachent elles-mêmes. Pour la campagne, les blouses de toile blanche, écarlate et bleue sont charmantes, brodées au passé, avec du fil bleu ou rouge sur la toile blanche et écarlate, et, avec du fil blanc,

sur de la toile bleue. Il y a des dessins très-riche. Les blouses, qui ont débuté cet été, seront encore de mode l'année prochaine. Il faut donc les garder et attendre. Elles vont être remplacées, pour l'automne, par des blouses de cachemire qu'on garnira de bandes de velours noir, ou par des bandes de faille piquée. Par exemple : bandes de faille pensée posée sur blouse de cachemire noir, et bandes de velours noir sur blouse de cachemire pensée, marron doré, cuir de



26. COSTUME DE FILLETTE DE 5 ANS.

beaucoup pour ornement et constitueront une des grandes nouveautés de la saison d'automne. La moire française se disposera en biais sur le velours et sur le cachemire. Mais ce qui fait genre et fureur en ce moment, et que toutes les grandes faiseuses de la rue de la Paix, de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Honoré s'arrachent, c'est une magnifique collection de foulards à pois blancs, de trois grosseurs différentes, sur fond bleu indigo, tête de nègre, prune de Monsieur, biuet et vert bouteille, qui ne se trouve qu'à l'Union des Indes, 1, rue Auber. Cette collection date d'hier, et nous vous la signalons bien vite. Le foulard à pois blancs, de grosseur moyenne, se porte sur un jupon de foulard uni de même teinte que la tunique, ou sur un jupon de velours noir ou de velours assorti. Nous avons sous les yeux les échantillons de ces foulards à pois. Ils sont vraiment de très-bon goût et d'une qualité extra-forte et extra-simple. Les foulards à pois ne datent pas comme les foulards Pompadour, et sont plus grandes dames.

Nous attendons le retour du soleil pour partir à la mer. Si nous allons à Dieppe, comme nous en avons l'intention, nous vous décrirons tour à tour les plus fantaisistes toilettes de la terrasse. La saison, nous écrit-on, y est des plus brillantes et des plus animées. La Normandie, si fertile en vallées luxuriantes de végétation rapelant la Suisse, possède en outre de la vallée de Bagnoles, la vallée d'Auge où se trouve enclavée Trouville, et la vallée de Caux, où la ville de Dieppe est située.

Dieppe est bien certainement le



15. TOILETTE DE PAQUE. — MODÈLE DU LOUVRE.



bain de mer le plus aristocratique et le plus gracieuse. Nous vous en parlerons quand nous y serons. Il est indispensable, nous dit le docteur Joubert, médecin des eaux de Bagnoles, de compléter sa saison thermale au bord de la mer. Il faut donc se précautionner de vêtements chauds et confortables. Les jupes de velours anglais sont d'une économie toute élogieuse, en ce sens qu'elles se brossent comme du cachemire et qu'elles durent longtemps. Sur une jupe de velours, on peut porter les tuniques les plus différentes, en foulard à pois, en sultane rayée, en crêpe de Chine, en faille et en cachemire de nuance claire.

Citons une toilette se composant d'un jupon de velours noir uni, avec tunique en mousseline écru, garnie d'une bande de velours noir et d'une guipure écru. Cette tunique est fermée dans toute sa hauteur par des boutons de velours noir, et relevée très en arrière avec de larges nœuds de velours noir. Il faut 10 mètres de velours pour la jupe et 15 mètres pour la tunique.

Ce qui est encore très-distingué, c'est une jupe de velours marron anglais, avec tunique de serge blanche, encadrée de velours marron coupé en bandes et d'une guipure blanche, relevée sur les côtés avec des biais de velours marron. Le chapeau, en feutre marron, est bordé de velours marron, avec aile blanche et vieux boutons normands. Les vieux bijoux normands sont très à la mode dans les villes d'eaux normandes.

On porte aussi des toilettes en sultane, en faille et en cachemire, avec quilles de velours noir, et des jupes faisant tablier, avec traîne Louis XV partant des côtés. Sur les nouvelles robes en moire française, les quilles de velours et les quilles de dentelle blanche et noire sur transparent de couleur ont grand air.

Nous anticipons sur les modes d'automne, mais le temps l'exige. Nous reviendrons aux toilettes de linon et de mousseline, si le soleil se décide à revenir.

Après avoir arboré les nuances les plus effacées, n'étant que l'ombre d'elles-mêmes, la mode va adopter pour l'hiver les nuances les plus foncées, telles que bleu ardoise et bleu indigo, violet scabieuse, vert olive, marron foncé, loutre, tête de nègre, prune de Monsieur, clos vougeot, gris fer et rubis-bala.

On nous annonce aussi de vrais grands petits chapeaux... Nous verrons bien!

V<sup>ME</sup> DE RENNEVILLE.

## LES MENUS DE LA SAISON

Août

MENU D'UN DINER DE 12 COUVERTS

POTAGE

Potage à la semoule lie.

POISSON

Maquereaux bouillis, sauce aux moules.

BEUVE

Selle d'agneau aux laitues braisées.

ENTRÉES

Boudins de pigeons à la dauphine.

Timbale froide de foie gras au madère.

ROT

Dindonneau piqué sur du cresson.

ENTREMETS

Tomates farcies au grain.

Bavaroise à l'ananas.

En remplaçant, dans ce menu, les maquereaux bouillis par un brochet à la Clermont, on aura un dîner fort délicat.

Voici comment se prépare le brochet à la Clermont :

Après avoir lavé un gros brochet, le distribuer en tranches; faire marier ces tranches avec de l'huile d'olive, jus de citron, olives émincées et persil haché; une demi-heure avant de servir, les paner et les ranger à mesure sur un gril chauffé et huilé, puis les faire griller sur un feu doux, en les retournant et les arrosant de leur marinade. Après cuisson, les dresser sur un plat en retenant le poisson dont à part on aura cuit la tête; l'entourer de laitances de carpes frites et le servir en l'accompagnant d'une sauce maître d'hôtel présentée dans une saucière.

LE MARON BRISSE.

## L'HÉRITIÈRE

Suite et fin.

Margaret l'embrassa tendrement.

— Non, dit-elle, mon père ne saurait avoir d'inimitié contre vous. D'ailleurs, je le prècherais; s'il m'aime, il faudra bien qu'il vous aime aussi. Allons, c'est entendu : à moi la chambre bleue.

Le soir était venu : la lune, comme si elle voulait favoriser les projets du brave Harry, s'était voilée sous de sombres nuages. A l'heure convenue, deux hommes franchirent le mur du parc; c'étaient le capitaine et un de ses matelots; l'autre resta dehors pour tenir les chevaux. Harry et son compagnon s'avancèrent à pas de loup jusqu'au château, prêtant l'oreille au moindre bruit et retenant leur souffle. Ce chemin, assez long, fut parcouru heureusement; aucun archer ne s'était montré, aucun chien n'avait donné l'éveil. Arrivé sous la fenêtre d'Alice, le jeune homme fit entendre le signal.

Aussitôt la fenêtre s'ouvrit sans qu'il fut possible à Sidney de bien distinguer la forme qui se montra. Le capitaine lança adroitement l'échelle de corde, qui fut non pas attachée au balcon, mais retirée... Au même instant, un coup de sifflet retentit, et des torches tenues par des archers éclairèrent soudainement la scène. Arundel apparut alors, froid et railleur, plutôt que sévère et violent.

— Bonsoir, monsieur, dit le tuteur; c'est grand dommage que vous ayez pris inutilement tant de peine.

Après une seconde secousse bien naturelle, Sidney s'était promptement remis, soutenu par sa conscience.

— Ah! ah! dit-il, vous étiez en sentinelle, milord?... C'est grand dommage que vous détourniez les lettres ou écoutez aux portes.

— Monsieur, répliqua lord Winbury, un homme de votre espèce ne peut insulter un homme comme moi. Rendez grâce à ma bonté; car j'eusse pu traiter en bandit celui qui s'introduisait ainsi furtivement, et dix épées auraient déjà traversé son cœur.

— Faites, milord, dit tranquillement le capitaine. Mais, s'il vous reste du courage, vous descendrez ici et me répondrez de votre conduite le fer à la main.

— Ma conduite! ah! c'est merveilleux!... J'aurais à la justifier auprès d'un suborneur, d'un traître?

— Un traître! répéta Sidney. Plût au ciel que vos intentions ne fussent pas pires que les miennes. Mais puisque je ne peux délivrer de votre joug l'innocente victime que vous opprimez, je vous prédis que tôt ou tard vous serez puni par Dieu, notre maître, notre juge à tous.

— Partez, misérable! cria le lord, et trouvez-vous heureux que j'épargne votre vie.

— Pauvre Alice!... dit le jeune homme.

Et il s'éloigna lentement, d'un pas qui témoignait de son calme intrépide.

Était-ce par un reste d'égards pour la mémoire de sir Addington, ou bien dans la crainte de s'attirer une affaire difficile, que lord Winbury tint les archers, assez disposés à se mettre à la poursuite des deux marins? Le tuteur se trouvait assez vengé par le chagrin de son adversaire. Il se borna à faire faire plus tard une battue dans le parc et à poser un archer en faction près de la brèche.

Fut-ce une illusion? Pendant la nuit, un grand bruit retentit dans le château. Mais telle était la terreur inspirée par lord Winbury, que personne n'osa se lever pour s'enquérir à ce sujet.

VIII

L'aube commençait à peine à chasser les teintes grises du ciel quand retentit sur le pavé de la cour d'honneur du château le pas précipité d'un cheval hâléant.

Le cavalier se jeta vivement à bas de sa monture et gravit le perron en agitant d'un air joyeux une grande lettre de laquelle pendait un sceel.

— Eh bien! cria-t-il, personne dans le vestibule! est-ce que tout le monde est mort ici?

En ce moment, ses deux écuyers qu'il avait distancés, arrivaient à leur tour avec un bruit égal de piaffements.

Les domestiques accoururent. En tête était Betzy. La pauvre femme, toujours levée avant l'aurore, et plus que jamais éveillée par ses inquiétudes, avait voulu être la première à saluer le chambellan.

— Ah! mon digne lord! s'écria-t-elle en joignant les mains; c'est Dieu qui vous ramène.

— Peut-être, dit-il avec un sourire. Sans songer combien la distance des rangs lui imposait de discrétion et de respect, la gouvernante pressa de questions sir Mortimer. Il ne s'offensa nullement de cette pieuse et maternelle curiosité, et, sans s'expliquer, il ne découragea point dame Spairs.

Celle-ci tenait son regard fixé sur la lettre : quelque chose lui disait que le salut était peut-être dans cette missive...

Lord Winbury parut. Ses yeux rougis indiquaient une nuit d'insomnie complète; son teint avait la pâleur jaune de la cire. Il ne put, quoiqu'il fût venu avec empressement, se contraindre jusqu'à faire à Edward un accueil vraiment amical.

— Déjà de retour!... dit-il; vous êtes diligent, mon cher Mortimer.

— On ne saurait trop l'être, répondit le jeune gentilhomme, quand il s'agit d'une cause intéressante.

— Et... vous avez vu Sa Majesté?

— Je l'ai vue.

— Vous me permettez de croire que la reine a dû repousser une demande tout à fait contraire à sa rigoureuse orthodoxie.

— Réjouissez-vous, cher milord! s'écria sir Mortimer. Votre pupille est sauvée.

Et, ouvrant la lettre, il lut à haute voix ce qui suit :

« Nous, Elisabeth, etc., considérant que miss Alice Addington, fille de Samuel Addington, esq., a eu le malheur d'être élevée par sa mère dans l'hérésie romaine, et plus tard d'y persévérer;

« Que notre sénéchal de Devon a agi conformément à son devoir en la faisant appréhender comme rebelle;

« Mais, considérant aussi que le feu sir Samuel Addington a été un de nos plus fidèles serviteurs; qu'il a armé, à ses frais, plus de six vaisseaux pour nous aider à combattre les Espagnols; qu'en outre, il a fait don à notre marine de deux beaux navires de commerce dans le but d'étendre les rapports de notre peuple anglais avec les Indes orientales;

« En conséquence, voulant donner à la mémoire du loyal sir Addington une marque de bon souvenir;

« Avons décidé, décidons et ordonnons que miss Addington sera rendue à la liberté; que toute poursuite commencée contre elle sera nulle et de nul effet.

« Donné, signé de notre main royale et revêtu de notre sceau.

« ELISABETH. »

Des cris de joie accueillirent cette lecture.

— Allons, dit Arundel, allons donner la bonne nouvelle à miss Addington. Betzy, vous savez où est Alice?

— Dans la chambre bleue, dit dame Spairs. Je cours la chercher.

Tandis que la bonne femme, toute tremblante de bonheur, s'acquittait de ce soin, lord Winbury et sir Mortimer montaient l'escalier principal et entraient dans la salle des trophées. Jamais le tuteur n'avait paru plus calme.

Soudain des cris retentissent; Betzy revient éperdue d'épouvante et murmurant d'une voix inintelligible :

— Mortel!... mortel!... un abîme!... le lit disparu!...

Mortimer ne comprenait pas; mais l'effroi de la vieille nourrice l'avait gagné, lorsqu'une porte latérale s'ouvrit... Alice apparut fraîche et souriante.

A son aspect, Arundel resta bouche bée, comme devant un fantôme. Puis, pour s'assurer qu'il n'avait pas affaire à un spectre, il s'élança et saisit la jeune fille par les bras.

— Vous! vous!... Est-il possible!... D'où venez-vous?

— De la chambre de Margaret.



— Et Margaret... où est-elle?

— Dans la chambre bleue, qu'elle a bien voulu prendre à ma place.

Un gémissement rauque s'échappa de la poitrine du lord. Ses mains s'ouvrirent, ses jambes plèrent; il tomba à la renverse...

Les assistants s'empresèrent de le secourir; soins inutiles: il était mort.

— J'ai tout compris, hélas! dit Edward; le ciel vient de frapper un grand coupable. Mais ne perdons pas un instant pour sauver ma chère Margaret.

On se rendit aussitôt à la chambre bleue, où de secrets ressorts, rétablis par le maçon Pack, avaient précipité le lit dans les anciennes oubliettes. Pack fut amené en toute hâte.

— Infâme! lui dit sir Mortimer, voilà votre œuvre!

— Patience, patience, répondit cet homme, il doit y avoir de la ressource. J'ai arrangé la chose pour que la chute ne fût que d'un étage. Qu'on apporte des échelles et des torches.

Edward voulut descendre avec Pack dans cet orifice dangereux. On l'entendit bientôt jeter ce cri d'algèbre:

— Elle n'est qu'évanouie!

Après une pareille secousse, Margaret était saine et sauve dans son lit brisé.

Il fallut de longs jours et des soins assidus pour lui rendre la santé. Aux heures de crise, sir Mortimer ne quittait pas son chevet. La pauvre enfant semblait deviner l'intérêt touchant qu'elle inspirait. Tout à tour ses regards se portaient sur Edward, sur Alice, sur le bon Harry, qui s'était empressé de revenir au château. Instruite enfin du malheur qui l'avait frappée, elle disait le plus souvent: — Mon Dieu! vous ne m'avez pas tout ôté, puisqu'il me reste une sœur et deux frères.

Le moment vint où sir Mortimer dit respectueusement à Margaret: — De ces deux frères, il en est un qui deviendra votre époux, votre protecteur, si vous daignez l'agréer; celui-là c'est moi.

— Eh quoi! dit Margaret en rougissant, ne préférez-vous pas ma chère Alice, elle de qui la grande fortune vous mettrait en si bonne position à la cour?

— Cette fortune, dit alors miss Addington, est loin d'assurer le bonheur; vous le savez, chère Margaret; mais ce que vous devez savoir aussi, c'est que la mollesse de mes biens figurera à votre contrat.

— Et vous, chère miss?... dit sir Mortimer.

— Moi?... répondit Alice, je n'ai besoin que d'une vie simple et obscure.

Et se tournant vers Harry, qui, par discrétion se tenait un peu écarté, elle ajouta: — Sir Edward, que penseriez-vous si je demandais à M. Sidney la même protection que vous accordez à Margaret?

Harry était resté muet de bonheur. Le jeune gentilhomme alla au capitaine, et l'embrassa en disant:

— Soyez mon frère, et tâchons, dans notre mutuelle intimité, d'oublier les temps difficiles que nous avons traversés.

— Merci! dit Sidney. Foi de marin! la tempête est finie, et, pour ma part, je tiendrai solidement le gouvernail!

ALFRED DES ESSARTS.

FIN

## ACADÉMIE FRANÇAISE

### LES PRIX DE VERTU

La séance solennelle des cinq académies, qui n'avait pu avoir lieu depuis deux ans, par suite des événements de la guerre et de la Commune, a eu lieu hier, à deux heures, au palais de l'Institut.

Le bureau était composé de M. le duc de Noailles, président, ayant à sa gauche M. Patin et à sa droite M. Gamille Rousset. Dans les tribunes, une foule d'auditeurs, parmi lesquels beaucoup de dames en toilette sombre, toilette de pluie.

Après un discours de M. Patin sur les concours de 1874-1872 et la lecture de l'Éloge de Vauban, qui a obtenu le prix d'éloquence, M. le duc de Noailles a terminé la séance par le discours sur les prix de vertu et par la proclamation des récompenses décernées pour les années 1871-1872.

Nous voudrions pouvoir reproduire en entier l'éloquent harangue de M. de Noailles. Faute de place, nous nous contenterons de détacher du discours de l'éminent académicien les passages qui intéressent particulièrement les femmes; ces citations sont la plus concluante réponse qu'on puisse faire aux diatribes de MM. Dumas fils et consorts. Elles nous montrent les femmes sous leur véritable jour et dans leur rôle le plus ordinaire, qui est celui de la charité.

Après avoir rendu un pieux hommage aux victimes de la Commune, M. de Noailles retrace l'admirable spectacle que Paris donna au monde, durant un siège de quatre mois, sans précédent dans l'histoire.

Ce qui brille au premier rang dans ce mouvement général, nous le dirons sans peine, ce sont les femmes: les unes, se faisant ouvrières et travaillant pour les ambulances et les blessés dans les ouvroirs; les autres, devenant infirmières, et cela dans la France tout entière. Mais à Paris l'élan fut admirable.

On vit les dames du monde les plus élégantes, mêlées cordialement à une foule d'autres non moins dévouées, sortir tout à coup de leur vie douce pour venir dans le vaste palais de l'Industrie, transformé en hôpital encombré, passer toutes leurs journées et souvent leurs nuits, et cela durant cinq mois, à soigner les malades et à les servir. On les voyait, elles, et toutes leurs compagnes, braver la vue du sang et l'horreur des blessures, aider aux pansements, assister avec sang-froid aux plus cruelles opérations.

N'aurions-nous pas aussi à signaler le concours de médecins et de chirurgiens nombreux, écrasés sous le travail, et parmi lesquels on remarquait les plus célèbres et les plus habiles?

Si nous parlons du clergé, nous dirons que, de l'aveu de tous, il a été à la hauteur de sa mission. Dès l'origine, il s'offrit de lui-même et tout entier pour contribuer au salut commun. Il exerça une puissante influence, par la parole et par l'action, dans les paroisses et hors des paroisses, animé du vif esprit de résistance à l'ennemi et de l'inspiration patriotique qui s'étendait emparée de la population. Elle le vit ne faire qu'un avec elle, soit lorsque ses membres se consacraient aux ambulances et aux ateliers intérieurs, soit lorsqu'ils fournissaient des munitions aux ambulances extérieures, se faisaient infirmiers ou bran arrières sur les remparts, ou marchaient en volontaires dans les sorties, produisant sous le feu de l'ennemi les secours de la religion aux mourants, en même temps que l'appui de leurs bras aux blessés. Emprisons-nous de dire que les ministres des autres cultes agirent avec le même patriotisme.

Nous pourrions en dire bien long, messieurs, et sur tout ce qui s'est passé en France, et sur tout ce qu'on a pu admirer dans ces murs. Quant aux noms de ceux qui ont fait tant de bien dans ces jours malheureux, pour en avoir trop à citer, nous n'en citerons aucun.

Mais proclamons-le: il appartient à ce discours de le constater: Paris a donné un spectacle auquel peut-être on ne s'attendait pas, et qu'aucune ville de cette importance et de cette nature n'a jamais présenté. N'écoutez que ses sentinelles, il se persuada jusqu'à l'illusion que les armes françaises allaient remporter, et la plus grande partie de ses habitants, quand ils ne pouvaient plus vivre, ne voulaient pas encore qu'on se rendît. Devenue tout à coup calme et silencieuse, sérieuse et appliquée, se transformant sans transition en un camp militaire et en un vaste hôpital, cette ville renoua en un instant à son luxe et à ses élégances, à ses joies et à ses fêtes. Quel spectacle que celui des femmes, faisant queue sans murmures aux boucheries et aux boulangeries, les pieds dans la neige et souvent sans rien recevoir! Ce fut un épisode unique dans l'histoire du monde que de voir tant d'hommes de toute condition et de tout âge, adonnés aux exercices militaires, montés la garde sur les remparts, marchant à l'ennemi dans les sorties, bravant le froid et les fatigues, oubliant, quelques-uns leurs habitudes frivoles, beaucoup d'autres leurs habitudes de travail; pas un ne craignant la mort, tous ayant fait, sans jaillance, le sacrifice de leur vie.

Voilà comment, sur le témoignage de tous, Paris s'est montré pendant cinq mois. Sans doute il y eut quelque ombre à ce tableau. Il y avait l'armée cachée du désordre, plus occupée de préparer l'insurrection que de marcher à l'ennemi. Mais nous devons ce témoignage aux vertus patriotiques qui restèrent une gloire pour la nation. Pendant que le groupe de ses martyrs montait au ciel, le parfum de tant de vertus y montait aussi, et le ciel ne l'abandonnera pas.

M. le duc de Noailles, rentrant alors dans l'ordre des faits qui forment habituellement le sujet du discours annuel, énuméra les actes particuliers auxquels l'Académie attribue des récompenses spéciales.

Deux prix de vertu ont été accordés: à M. Hardy, tapissier à Versailles, pour sa belle conduite pen-

dant la guerre, et à Louis Soliveau, ancien esclave de la Guadeloupe, pour son dévouement envers ses maîtres.

Les autres prix ont été décernés à des femmes. Ici, nous laissons la parole à M. le duc de Noailles:

Un autre exemple de charité infatigable nous vient de Cayenne. Une femme veuve, nommée Toussaint, née esclave dans la race noire, âgée aujourd'hui de quatre-vingt-huit ans, a consacré sa longue existence au soulagement de ses semblables. Elle a certainement été à l'un de ces prix que leur généreux fondateur a spécialement destinés à la vertu modeste et persévérante, au dévouement désintéressé. Employée dès sa jeunesse aux soins et aux pansements des malades, son bon cœur y trouva une telle jouissance, qu'elle y consacra toute sa vie quand elle fut devenue libre, et elle le devint en récompense du dévouement qu'elle avait montré en 1802, lorsque la fièvre jaune avait envahi la colonie. Cette terrible maladie la retrouva la même en 1810 et en 1857; et la variole, autre mal plus funeste encore aux indigènes, fut témoin par deux fois de son dévouement interrompu. Le conseil municipal de Cayenne, qui profita apostrophiquement du clergé, les dames de charité de la ville, la récompensèrent instantanément à l'Académie, qui lui décerna un prix de deux mille francs.

L'Académie décerna, d'autre part, un prix de mille francs à chacune des trois personnes suivantes: Françoise Bon, Hélène Chollet et Henriette Fruchon, remarquables toutes trois par leur dévouement domestique. La première, à Alger, se consacra depuis trente ans à la même famille, qui est dans un état de grand le gène, sans recevoir de gages et sans avoir voulu accepter d'autres emplois lucratifs qui lui furent offerts. La seconde soutint aussi ses maîtres tombés dans la misère, et qui, par leur âge et leurs infirmités, ne pouvaient plus travailler. La troisième, dévouée à sa maîtresse abandonnée par son mari avec trois jeunes enfants, leur vint en aide non-seulement par ses services gratuits, mais en se livrant à l'importer quel travail profitait. Aujourd'hui sa tâche de dévouement, qui a duré cinquante ans, est finie. Sa maîtresse est morte dans ses bras.

Deux établissements charitables appelleront un instant votre attention. Le premier appartient à M<sup>lle</sup> Hello, de Dinan, âgée de soixante-trois ans, qui se consacra depuis plus de cinquante années à l'éducation des enfants pauvres. Mise à la tête d'un ouvroir de jeunes filles par les deux pères qui l'avaient fondé, elle sauva l'établissement à la mort de ses fondateurs, en le prenant à sa charge. Quoique peu favorisée de la fortune, elle installa alors à son propre compte, et en se chargeant de leur entretien, une trentaine d'enfants, auxquels elle enseigna à lire et à écrire, la couture et la lingerie, et en même temps les principes et la pratique de la religion et de la morale. Aidée par quelques dames charitables, elle a élevé ainsi un nombre considérable d'enfants, sur lesquels elle conserve une influence salutaire après leur sortie de la maison. Elle mérite bien réellement le prix de mille francs que l'Académie lui envoie.

Le deuxième établissement est une fondation due à la charitable générosité de M<sup>lle</sup> Douy, à Crouy-sur-Ourcq, et à laquelle sera attribué le prix Souriau. Elle appartient à une famille modeste. Dès son jeune âge, et'e visitait les malheureux et les malades, et leur partageait ses petites économies. Elle refusa de se marier pour pouvoir se consacrer, en se chargeant des enfants, pendant le chômage de 1812, elle se dévoua avec l'abnégation la plus courageuse. Mais voici son plus grand acte de bienfaisance: elle était entrée chez une dame comme dame de compagnie, et ne tarda pas à acquiescer sur elle une influence qu'elle tourna du côté de la charité. Cette dame, charmée d'elle, voulut la faire son héritière; mais M<sup>lle</sup> Douy, à qui suffisait une petite rente que lui faisait son frère et sa sœur, ne travailla qu'à se faire déshériter, et obtint, à force d'instances, que cette dame consacra sa fortune à fonder un hospice pour les malades et les vieillards infirmes. L'hospice fut fondé; il contient vingt-quatre lits. A la mort de la fondatrice, M<sup>lle</sup> Douy, influencée son usufruitière, continua à diriger l'hospice, dont la prospérité était léguée à la ville. Elle s'y dévoua encore avec un zèle et une entente que tout le monde admire; ce qui ne l'empêcha pas d'exercer sa charité au dehors et jusque dans les chaumières des pauvres. L'Académie lui décerna le prix Souriau, de 4,000 fr.

Enfin, un prix exceptionnel de 2,000 fr., provenant d'un don fait à l'Académie par la ville de Boston, a été décerné à l'Institut des frères des écoles chrétiennes, auxquels l'Académie a rendu un solennel hommage pour leur admirable conduite durant la guerre. Nous ne pouvions résister au plaisir de citer en entier ce magnifique passage.

Maintenant, messieurs, à qui décerner ce prix exceptionnel? Nous l'avons avec liberté; quand il a fallu choisir celui qui en est le plus digne, les faits de courage et de dévouement, d'abnégation et de sacrifice, se sont trouvés si nombreux, que le choix nous a paru impossible. Dans notre enquête, nous n'avons trouvé parmi nous qu'une chose: l'égalité dans le patriotisme. C'est alors que nous avons eu la pensée de donner à ce prix le caractère le moins personnel et le plus collectif possible. Nous l'avons décerné à un corps entier, aussi modeste qu'il est utile, que tout le monde connaît, que tout le monde estime, et qui, dans ces temps malheureux, s'est acquis une véritable gloire par son dévouement. Nous voulons parler de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes. Vous savez tous à quelle carrière ils consacrent leur



vie et avec quel dévouement désintéressé, avec quelle paternelle simplicité ils l'accomplissent.

Quant aux événements dont il s'agit ici, nous n'avons qu'à laisser parler les faits. Lorsque l'on vit la patrie en danger, le sentiment qui nous émeut tous les émeut vivement; ils se demandèrent comment ils pourraient concourir à sa défense et soulager ses maux. Deux fibres vibrèrent à la fois dans leur cœur: celle du citoyen et celle du chrétien; deux sentiments, deux vertus les entraînaient: le patriotisme et la charité. Dès le 15 août, le frère Philippe, que tout le monde connaît par le chef-d'œuvre d'Horace Vernet, crut au ministre de la guerre pour lui dire qu'il met à sa disposition tous les établissements et toutes les écoles communales que son Institut possède, ainsi que tous les membres qui le composent, et ses novices, et lui-même, et tout son conseil, pour prodiguer partout leurs soins aux malades et aux blessés. Le ministre usa de leur bonne volonté, mais d'eux-mêmes les frères se mirent à l'ouvrage. Ils établirent à leur compte une grande ambulance, rue Oudinot; ils fournirent un personnel dévoué aux ambulances organisées par la grande Société de secours dans les gares de chemins de fer, pour l'arrivée des convois de blessés, et ils organisèrent un service de même nature pour un grand nombre d'ambulances particulières.

C'est alors que la Société de la presse fit appel à leur dévouement pour les enrôler dans son entreprise en qualité de brancardiers sur les champs de bataille et d'infirmiers dans les ambulances. Les frères acceptèrent avec enthousiasme. Ils fournirent cinq à six cents des leurs, qui furent constamment et gratuitement occupés à ces deux services. Les jours de bataille ils étaient plus nombreux.

Il faut ajouter, messieurs, que leurs écoles ne furent jamais fermées ni leurs classes interrompues pendant toute la durée du siège. Ils suffirent à tout: à l'enseignement scolaire, aux ambulances intérieures et aux combats. Ils se débrouillèrent: chaque frère marchait à son tour. Un jour il faisait la classe, l'autre jour il allait au feu. Ils étaient en concurrence entre eux pour partir. Le jour où le frère Nathanaël fut tué à la bataille du Bourget, ce n'était pas à lui de marcher.

C'est ainsi qu'ils eurent constamment leurs places, et sur les remparts, et dans les batailles qui se livrèrent devant nos murs: la bataille de Clamigny, celle du Bourget, celle de Buzenval et l'attaque de Montreuil.

Ces jours-là on les voyait de grand matin, par un froid rigoureux, traverser Paris au nombre de trois à quatre cents, salués par la population, le frère Philippe en tête, malgré ses quatre-vingts ans, et les envoyant au combat, où il ne pouvait les suivre.

Quant aux frères, ils affrontaient le feu, comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie, admirables par leur discipline et leur ardeur. C'est ce que tout le monde a proclamé. Ils étaient réunis par escouades de dix, un médecin avec eux, et ils marchaient comme un régiment. Arrivés au combat, les reins ceints d'une corde, et s'avancant deux par deux avec un brancard, ils se répandaient, courant toujours du côté du feu, relevant les blessés, les portant avec soin jusqu'au médecin et aux voitures d'ambulance. Pour chaque bataille, il y aurait une foule de traits à signaler. « Mes frères, leur criait un jour un de nos généraux, l'humanité et la charité n'exigent pas qu'on aille si loin. » Un autre chef descend de cheval, et embrasse l'un d'eux sous le feu du canon, en lui disant: « Vous êtes admirables, vous et les vôtres! »

C'est qu'en effet, dans le plus fort de la mêlée, ils couraient à nos blessés, sous les balles et la mitraille, mêlés cordialement avec nos soldats, qui les regardaient comme des camarades. Ils marchaient de concert: l'un, comme on l'a remarqué, portait l'épée qui tue, l'autre la croix qui sauve. Puis, le lendemain des batailles, ils ensevelissaient les morts. Eux-mêmes eurent à pleurer deux des leurs qui furent tués; plusieurs furent blessés, et dix-huit périrent par suite de maladies contractées près des blessés et des malades.

Ces soldats pacifiques se retrouvaient ensuite, soit paisiblement au milieu de leurs enfants, à l'école, soit, doux et affectueux, auprès des malades qu'ils soignaient.

Et savez-vous quelle était cette femme si modeste et si zélée? C'était M<sup>me</sup> la duchesse de Montmorency, alors la plus grande dame de France, après les princesses royales.

C'était cette princesse donc, si fière de l'antiquité de sa race, qui allait chaque jour, sans suite, sans embarras, sans chercher des témoins, qu'elle redoutait au contraire, porter des secours et des soins aux travailleurs de la campagne ou souffrants ou malheureux.

N'était-ce point là de la véritable charité?... Il est vrai que M<sup>me</sup> de Montmorency n'était pas que riche, qu'elle était noble aussi autant d'âme que de nom; mais c'est, ce me semble, un assez bel exemple et à citer et à suivre, pour que je croie devoir vous donner à ce sujet quelques conseils, chères lectrices, étant convaincu que vous voudrez toutes imiter la noble châteline dans le bien qu'elle répandait autour d'elle.

Pendant le mois d'août, quoique le retour du soleil vers l'équateur soit de 9 degrés 23 minutes, la chaleur du jour est aussi élevée, plus égale, plus constante qu'en juillet; et c'est le moment où elle produit ses plus mauvais effets sur nos pauvres corps; c'est donc le moment alors où nous devons nous occuper plus particulièrement des travailleurs des champs, qui souffrent bien plus que nous de cette fâcheuse influence.

Donc, si vous habitez la campagne et que votre fortune vous le permette, faites distribuer des boissons rafraîchissantes et fortifiantes tout à la fois; ainsi de l'eau mêlée de vin, du café noir avec de l'eau et un peu de sucre, et donnez des chapeaux de paille aux femmes et aux enfants qui n'ont pas le moyen d'en acheter; à ceux qui sont d'une constitution faible surtout, si la poitrine vous paraît peu forte, donnez une chemise ou un gilet de laine à mettre sur la peau, afin de leur éviter les maladies causées par le linge mouillé de sueur en se glaçant sur le corps, soit par une pluie venue tout à coup ou par un brusque changement de température arrivé pendant le travail, ou encore par un repos pris à l'ombre pendant qu'on est encore tout en nage, sorte d'imprudences si communes chez nos braves travailleurs de la campagne, et d'où il résulte très-souvent des fluxions de poitrine ou autre chose de même nature.

Mais, malgré toutes vos précautions, dès que vous apprenez qu'un de vos ouvriers, ou même un des ouvriers du pays à la fête, tonse et se plaint d'avoir mal au côté, courez auprès de lui; — si vous avez du monde chez vous, vos visiteurs vous excuseront; — allez à sa chaumière, portant avec vous vingt-cinq saignées dans un bocal, et placez les vous-même, ou faites-les mettre devant vous sur l'endroit couronné; car, sans cette précaution, on vous promettra de faire l'opération, et, ou on la fera mal, ou on ne la fera pas du tout, les paysans ayant bien plus grande confiance dans quelque stupide remède de bonne femme que dans tous les conseils donnés par la science; aussi n'appellent-ils presque jamais le médecin chez eux qu'à la dernière extrémité.

Par exemple, si le malade avait mangé trop récemment, — il faut toujours quatre heures au moins entre un repas et une saignée, quelle qu'elle soit, — en attendant que la digestion soit terminée, faites coucher le malade dans un lit bien bassiné, ayant en le soin de mettre un peu de sucre sur le feu de la bassinoire; couvrez-le bien pour rappeler la transpiration sur son corps, et faites-lui boire une infusion de tilleul bien chaude, et pour aider à la transpiration et pour aider au dégagement des voies digestives.

Si, par contre, vous pouvez faire l'application des saignées sur-le-champ, agissez alors, et laissez bien couler le sang, une fois qu'elles seront tombées, puis recouvrez leurs plaies.

res d'un grand cataplasme fait avec de la farine de graine de lin. Au moment de son application, ce cataplasme ne doit être ni trop chaud ni froid, car, dans le premier cas, il pourrait enflammer les plaies, et, dans le second, arrêter le sang, deux choses qu'il faut éviter.

En ce cas-là et en tout autre, dès qu'un paysan est malade, la diète absolue lui est nécessaire et c'est sur ce point qu'une surveillance rigoureuse de votre part est obligée, non parce que ceux que vous soignez se révolteront contre votre ordonnance, loin de là; ils se montreront au contraire et seront réellement très-touchés de vos soins; mais c'est parce qu'ils regardent la diète comme un des préjugés des gens riches; alors non-seulement le malade cherchera à tromper sur ce point pour vous faire plaisir, et, de plus, tout ce qui les entoure les aidera dans leur tromperie. Si l'effet des saignées ne répondait pas à votre attente, que le point de côté persiste et qu'il ne vous soit pas possible de vous adjoindre un médecin pour faire faire une large saignée au malade, remplacez cette saignée par des vésicatoires.

C<sup>me</sup> de BASSANVILLE.

ECONOMIE DOMESTIQUE

**Nouveau procédé de lessivage.** — Voici un procédé de lessivage recommandé par les chimistes en France et en Angleterre et qui a, paraît-il, le quadruple avantage d'économiser le temps, le travail, la combustion et de ne pas user le linge. L'expérience est facile à faire: on fait dissoudre un kilogramme de savon dans 25 litres d'eau chaude tout le main possible, toutefois, supporter la température. On y ajoute 10 grammes d'essence de térébenthine et 75 grammes d'ammoniaque liquide. On remue le mélange et on y fait tremper le linge pendant deux ou trois heures, le cuvier étant couvert aussi hermétiquement que possible. Ensuite le linge est lavé, rincé et séché comme à l'ordinaire; on obtient ainsi un blanc pur parfait.

La lessive épuisée peut servir une seconde fois en y ajoutant 25 grammes d'essence de térébenthine et 25 grammes d'ammoniaque pour compenser la perte de ces deux substances volatiles.

**Enlèvement des taches de rouille.** — Nous empruntons la recette pour enlever les taches de rouille à l'excellent ouvrage de M<sup>me</sup> Millet-Robinet, qui a pour titre *Economie domestique*.

On humecte bien l'endroit taché et on étend sur la tache du sel d'oselle ou de l'acide oxalique sans recourir au poudrage fin. On met dans une cuiller d'argent quelques petits morceaux de charbon allumé, une personne tend la partie du linge taché, tandis que l'autre passe la cuiller, devenue très-chaude, sur la tache; si elle ne disparaît pas entièrement tout de suite, on ajoute de nouveau sel et on fait mouiller pour chauffer jusqu'à ce que la tache ait tout à fait disparu. On rince avec soin toute la partie mouillée. On peut, à défaut d'une cuiller d'argent, mettre le sel sur la tache et la plonger dans l'eau bouillante, ou la tenir tendue au-dessus de charbons allumés en la mouillant à mesure que le linge sèche.

Les autres taches dont on ne connaît pas la nature s'enlèvent avec de l'eau de Javelle; on en fait d'abord un mélange avec moitié eau, et on y plonge la partie tachée; on l'y laisse cinq à six minutes, on frotte un peu. Si la tache n'y disparaît pas, on emploie l'eau de Javelle pure, il est rare que la tache résiste; dans ce cas, il n'y a rien à faire. Après avoir plongé du linge dans l'eau de Javelle, il faut le rincer avec soin et à plusieurs reprises; c'est en sechant qu'elle peut altérer le linge, le brûler.

Si quelque morceau de linge n'était pas suffisamment blanc, on pourrait le plonger et le frotter dans l'eau mélangée de rosé, avec de l'eau de Javelle, même un peu plus, et le rincer à plusieurs reprises et avec soin. Il devient aussi blanc qu'il est susceptible de l'être.

PETITE CORRESPONDANCE

M<sup>lle</sup> C. C., à V. — Nous donnons un croquis très-grand d'étoiles simples et riches, à l'aide desquelles on peut faire de jolis voiles de fauteuil. Vous aurez des dessins courants; mais les ronds sont généralement préférés.

M<sup>me</sup> E. B. — Nous avons donné déjà ce patron; celui de la blouse Louis XV peut servir pour robe de chambre.

M<sup>me</sup> M. H. — Reçu les 25 centimes; remerciements pour la bonne promesse que contient votre lettre.

M<sup>me</sup> E. B. aura ce qu'elle demande. Tous nos carrés peuvent être exécutés en gros colon.

M<sup>me</sup> M. F. — Chargée de la Petite Correspondance, je vous remercie, au nom de M<sup>me</sup> de Bassanville, de l'assurance que vous réservez à ses excellentes causeries; vous pouvez compter sur les chiffres et sur l'explication détaillée des jours de la galupure renaissance.

M<sup>me</sup> M. de Saint-Cy, à L. — Le prix du chapeau de paille d'Italie des magasins du Louvre est de 45 à 56 francs.

M<sup>me</sup> Amélie M. — La lettre dans laquelle vous demandiez du coton ne contenait aucun échantillon, renouvelez donc la demande.

M<sup>me</sup> G., à M. — Nous prenons bonne note de vos observations et nous espérons que vous nous resterez fidèle; vous avez le prix de la parure; les quinze premiers numéros, 5 francs.

À une écolière. — Votre demande sera agréée; vous pouvez compter sur le col désiré.

M<sup>me</sup> G., à N. — Le prix de cette petite corbeille, qui vient de la maison Thorel, 243, rue Saint-Denis, est de 10 francs. Ayez soin de désigner la grandeur désirée, car le prix peut varier selon les dimensions.

K. BOUYÉ.

CAUSERIE

SUR LE SAVOIR-VIVRE ET LE SAVOIR-FAIRE

La charité est une des principales qualités que possèdent les femmes dans tous les rangs, quelle que soit l'éducation qu'elles ont reçue. Souvent même, indépendamment de la fortune qu'elles possèdent, quelques-uns disent, et je n'ose le croire, que ce sont les moins riches qui sont les plus charitables, parce que l'argent enduret le cœur. Ce qui, du reste, ébranle le plus ma foi à ce sujet est un souvenir de ma jeunesse qui s'est gravé dans mon cœur; et, comme ce souvenir se lie à mon sujet, je vais vous le raconter.

Ma famille habitait durant l'été une campagne avoisinant le beau château de Courtaulin, qui appartenait et a été habité par la maison de Montmorency, l'aïnée de la famille, celle qui avait droit de porter dans ses armes le tortil de premier baron chrétien. Or, durant l'été, tous les jours, de grand matin, je voyais passer sous ma fenêtre une femme, en petit peignoir de toile, coiffée d'un simple bonnet de linges, et portant au bras un assez gros panier tout bourré de sirops, de sucre, de confitures, de bandes de toile, etc., enfin de choses nécessaires pour les enfants et pour les malades.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Garde ton injure en toi-même, cela est mieux que la vengeance.

PARIS. — IMPRIMERIE POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE.